anonyme

Le Calçon des coquettes du jour

courte en vers

DES FEMMES qui paraissent belles,
Et ingénieuses en dehors,
Confident ne se trouvent pas toutes,
Quand on peut voir à ces leur corps!

Je tire cette conjecture,
De plus d'une tendre aventure,
Et d'un fait plaisant que voici :
Je vais le conter en cinquante,
Sans aucun ornement; ensuite,
Ma Muse, de ce fait instruite,
Rendra les effets fraischement,
Qu'il a produits tout récemment.

L'autre jour, à la promenade
Du Cours le plus des beaux atours,
Deux femmes faisant plusieurs tours,
Deux en bellesque de parade,
Entretenoient en souriant,
Pour avoir l'air plus attrayant.

Ces dames, sans doute, étourdies,
Ou très aisantes à broucher,
Au pont traversant des Tuileries,
Firent arrêter leur cocher.

Chacune ouvrant son portière,
Un peu trop précipitamment,
En descendant étourdiment,
Tombe et montant à sa place en arrière,
Sans se faire le moindre mal.

Le bon peuple, cet animal,
Qui de mal volontiers récane,
Se mit à braire comme un âne.

L'un de ces culs étoit à bosse,
Par la structure et par la peau,
Qu'il n'eut plus digne d'honneurs,
Que nombre de certains visages,
Qui, dans cet instant, descendant,
Avec fierté, de leurs carrosses,
Rioient aussi de l'accident.

Lisette derrière à bosses grosses,
A pour jaunâtre, et mal tourné,
Étoit comparoisant vrai;
Comme faces de sacristenailles,
De fard, de vermillon, de mouches.

Leurs laquais, qui, pour en bénir,
Venaient de quitter la voiture,
Venant cette mésaventure,
Accourent, et prennent le soin
De dérober aux yeux les foules,
Et de relever leurs maîtresses.

Hommes de l'étonnement,
Des quolibets, des railleries,
Qui se lâchoient en et monnoie,
Bien loin d'entrer aux Tuileries,
Levant l'on et l'autre gigot,
Remontent dans le brillant.

Vite au logis, dit l'une d'elles
Au cocher, qui d'abord souvrait
Aux yeux des spectateurs ces balles.
En abrégé voilà ce fait,
Qui, bientôt saisi par cent bouches,
Fit beaucoup rire et raisonner.

A quoi bon mettre au col des mouches,
Du fard et le vermillonner,
Demande la jeune Clarice,
Au théâtre nouvellement,
A Gélimine vieille actrice?

C'est un nouveau raffinement,
Que j'ignorais, et qui mérriteraie
A coups, ha di Dorémine,
Dont l'esprit est assez vif.
Qu'une femme à cul réal tourné,
De coulour jaunâtre ou blafard,
A deux intentions à faire :
Ou, pour dégainer de ce cul
Les délicats dards d'un pourcu,
Aux amants qui, par leurs largesses,
Favorables à leur amour,
Ont dont d'examiner leurs fesses,
Et tous les endroits d'alentour :
Ou, croiste que sur une place,
Portant affronts, un coup de vent,
Comme il est arrivé souvent,
Le faisant tomber sur le lieu,
Que n'obesine sur le cheé,
Elle s'en le trouve mecfed,
Par défaut de fard au derrière,
D'intendre, ou ce désastre ha,
Crier par Gangrelle, et par Pierre,
Ah !a vilain cul que voilà !
Cet accident, belle Clarice,
M'est arrivé depuis un an,
A quatre pas de Saint-Sulpice.
Un impétueux coup de vent,
Qui s'engouffra sous ma chemise,
Avec ivoir d'une grande force grise,
D'un carme, de deux ecuelles,
Et de plusieurs petits collets,
Qui se trouvoient sur la place.
M'eurt fait tomber sur le face,
Et vuit mon cul, qui, par bonheur,
Sans fard n'a toujours fait honneur,
Et profit, malgré la critique.

A son aspect, un réveillet,
Le grand carme, un petit collet,
La sœur qu'on nomma Véronique,
Accourent charitablement,
Et me relèvent décrement.
Alors l'obligeante sœur grise,
Aimable, jeune et bien aprise,
M'offrit son bras jusqu'au logis.

Comme elle m'avoit secourue,
Je l'accepta ; Que je voagis,
Lui dis-je à la première rue!
Quelle bonte! quel crève cœur!
Que je voagis, ma bonne sœur,
De la singulière aventure,
Dont un coup de vent fortuit,
A mon pauvre téterieux,
Est cause! Je le conjecture,
Dès-elle ! Les voagis aussi.
Ou doit voagis, être en soucy,
A moins de n'être pas pudique,
D'une avanie aussi publique.
Dont vous pourriez vous garantir,
Pour éviter tant opropis.

Eh !, comment, ma sœur, je voays pis,
Lui dis-je, et de quelle façon
Vous en serez vous garantie?

Je vous portiez un calçon,
Par pudeur, ou réputé-elle,
D'une toile bien blanche et belle,
Quand le plus impétueux vent,
Ou que devriez, ou par dessus,
Vous trouseriez dans une rue,
Sur une place, ou bien ailleurs,
Le calçon frapparit le vue,
Ferait taire tous les vulgaires

Je tiens ce conseil d'une tante
Qui, tandis qu'elle était vivante,
Craignant que des vents fortuits,
Ou de ces gabets curieux,
Coureurs des Elles d'Amathonte,
Prenais par d'amoureux transports,
Ne me fassent l'ineffable honte
D'exhiber celle de mon corps,
Me tint, à ma dixième année,
Exactement enfermée,
Depuis les vêtes jusqu'au dessous,
Deux bons pruneaux, de mes genoux.

En contournant de cette sorte,
Et marchant d'un sous bon pas,
Nous fîmes bientôt à ma porte :
Dans le salle à manger d'où bas,
Le suppot étant proprement mise,
Je dis de servir à dîner.
J'inclin la jeune sœur grise,
A causer, rire et badiner.
Ne pedons plus de l'oeuvrure,
Dont je ne sais plus en souci;
Mais, puisqu'aujourd'hui me procurer
La plaisir de vous voir ici,
Lui dis-je, je nous mettrait à table,
Et l'ordonnant de tout mon cœur,
Placer vous là, ma toute aimable :
Egarons-nous, ma chère sœur.
Nous dînirons une heure entière,
A parler sur matière matière,
A donner sur d'excellents mets,
Tout et si peu que nous voulûmes,
Et selon notre seul bon désirs
Des vins que le plus fins gourmets
Voudraient avoir pour tout breuvage;
Car le moins bon était divin.

Entre la poire et le fromage,
En petite poitrine de vin,
Le sœur devenant plus charmante,
Prélude par lacher des sons
De sa voix argentine; et chante
Différentes belles chansons,
Avec tant d'art et de justesse,
Que la Sirène, tout à trouv,
Tout ravisant son cœur à l'ouvrage
Du dieu du vin et de l'amour,
Et changeant ensuite de gamme,
Avec noblesse et sentiment,
Du grand Corneille elle déclame,
Et rend très parfaitement
Divers endroits de Rodogune.
Bref, d'une façon peu commune,
De plusieurs autres bons auteurs
Pour Thalie et pour Melpomène,
Elle me dit, sans perdre haleine,
Les endroits les plus enchanteurs.

Je nombreuse alors la sœur grise,
Que je trouvais charmante en tout :
Et les témoignant mes surprise
De ses talents et de son goût,
Je lui dis de remplir l'envers
Que j'avais de savoir vu ra.

Très volontiers, reprit la sœur,
Je vais répondre à votre attente;
Madame, je la sais par cœur.
La voici mot à mot : « La tante
Qui, se voos l'ai dit mon sacre,
M'a mis le premier calçon,
Et dont la mort me fut amère,
Hanit, à vrai dire, ma mère :
(Tout ceci soit dit entre nous)
Qui, s'étant jamais ou d'Opera,
Mais des amours, la bonne pitié!
M'appelait constamment sa nièce,
Pour son honneur et pour le mien.

Cette mère, que j'étrais bien,
Et qui m'aimait en idolâtre,
Avait bellé vingt et quatre ans.
A Paris, sur place d'un théâtre
Où, moins encor par ses talents,
Que par sa beauté, son grès, son
Son ardeur et son tonnerre,
Elle mit dans son coffre-fort
Cent vingt mille livres en or.
Dont je fis souvent l'inventaire,
Ainsi que des divers bijoux
Qu'elle avait dans ses secrétaires,
Avec nombre de billets doux,
Et différents papiers de livres,
De grands seigneurs, de petits-maîtres,
De robins et de financiers.
Parmi ces amas de papiers,
Que je lisais à la sourdine;
Car j'étais curieuse et fine,
Et j'avais des désirs naissants :
Je trouvai, d'où de ses amants,
Un long billet, signé Wolderche,

Buvez ce dans la base Autriche ;
Par lequel je vas concevoir
Que ce bonne fruit mon père,
Et qu'il avait fait son dessert.
Tout bel venerie i ma mère,
Se trouvant au lit de le mort,
Deux mille cinq cents bons d'or.
Pour mettre en roulet, sur ma tête,
Désirant que ce dos honorée,
Par faire à jamais son bonheur.

Dis que ma mère fut instruite
De la mort de ce bon seigneur,
Elle en eut, quatre jours de suite,
Le cœur serré, la larme à l'œil.

Après ces quatre jours de deuil,
Toutes les deux à la ferme,
Pour voir d'où venait ce grand bruit,
Elle ne fit pas de la terre,
Que j'avais reçue avec fruit.

Alors du monde dégoûtée,
Du théâtre et des vils plaisirs
Dont son âme était enchantée,
Elle y renonca, et ses désirs,
Qui s'étaient tendu qu'aux délices,
Ou vinent toutes les actrices,
Tendirent au bonheur bel
De travailler à son salut.
Quoique, dans ce temps-là, je n'osasse
Que d'en être de ses amis approchant,
Un soir en cherchant une place,
Ma mère, qui vint sur le champ,
Après en avoir fait la prise,
Le tue, et venant me chercher
En maints endroits teints de sang :
C'est être de bonne heure au rang
Des filles qui sont maraîtres,
Dès elle avec étonnement,
Ma fille, il faut présentement
Imiter les plus vénérables,
Et actrices, en sentiment;
Et loin de les des remuses,
Comme vidanciers vous le faites,
Et d'autres livres de sonnetes,
Qui, quoique bien un mal écrits,
Corrompent les jeunes esprits.
Lisez, avec fruit, les ouvrages
De quantité d'écrivains sages.
Qui par le plaisir de pas les mœurs,
Traçant les mœurs de bien vivre,
Sont de bons exemples à suivre.

Fermez votre oreille aux discours
Des hommes : ils tendent, sans cesse,
Et beaux pièges à la jeunesse.
Pour la réalisée, et pour conclure
La fleur qui soient nommée pucelage,
Qu'on ne doit, pour ne pas faillir,
Laisser cueillir qu'en mariage.

Ou, ma fille, pour que, de vous,
Dans cinq ou six dits ans, j'aperçu
Que je vous chasirai, l'abrégeau,
Et vous trouve bonne chrétienne,
Et vous conclurai, et vous livrai,
Dès après demain, de bonne heure,
Je vous mettrai dans un couvent,
Dans la dépar supérieure,
Qu'on nomme Mère Saint-Germain,
Depuis l'enfance, mon amie,
De vous y voir bréle d'envie.
Il y a présent dix demain,
De bon matin, par une lettre,
Que Jacques lui ai remettre,
Pour'est sur vous les yeux ouverts,
De vous prolon'l'obéissance.
Il qu'au moindre de vos vices,
Elle vous mettra en prénisence,
Dès qu'elle lui savent bien connus.
De mes bonnes vendes vous dégue
Mais contenez, au dessus de l'amus,
Vous avez un horrible vigue,
Je veux que vous portiez toujours,
Pour en changer tous les cinq jours,
Un blanc calsaque de cotonne,
Mouson prise à votre cul,
Par mon mérou, afin que personne,
Du défaut dont il est pourvu,
Vérit connaissance : car ma fille,
Ce vigue singulier, hélas!
Est plus affreux qu'aux chemiz :
C'est l'impudeur d'un cavrolus,
Ou, pour mieux sérapliquer, c'est comme
La partie ou l'on consult l'homme :
Amis, d'après cette leçon,
Portez toujours un calsaque ;
Car si quelqu'un, par avantage,
Vouait ce défaut de nature,
Qui que ce fût, avant le dessé
D'en rire, et vous montrer au doigt;
Et, à dents le couvent, ma fille,
On vous savez vetre famille,
Dites toujours, pour votre honneur,
Que votre mère était ma sœur;
Et qu'Alexandre de Wolderlache,
Ni barrot dans la Basse Autriche,
Vénait quelquefois vous voir
De cette grande et belle blonde,
Cavait épouser à Paris.
Mais qu'elle, en vous mettant au monde,
Mourut en couches sur le lit.
De l'un mil sept cent trente-cinq;
Et que, par malheur, votre père,
La Basse des bassins allemands,
Ne survécut que de huit ans.
Votre ostinable et digne mère.

Tout ce qu'elle est dit, fut fait
La bienfaisante, et par la suite
Le jour pris, je fus, en effet,
Dans un bon carrosse conduite,
Et en couvent assez bon train.

Le dépar Mère Saint-Germain,
Après les plus tendres caresses,
Dont elle honora notre abord,
Et présence de six professes,
Nous mena par un corridor,
Dans une salle décorée,
De beaux tableaux célébrants,
Où sur la table préparée,
Jusque excellents, et mets friands
Composés de choses exquises,
Par trois convives furent mises.

Là, pendant le cours des dîners,
On ne se plut qu'à s'amuser
De choses sérieuses, de mirades,
Qu'à fronder les mondains spectacles
Qui, par leurs attraits enchanteurs,
Excitent bien des spectatrices,
Il beaucoup plus de spectateurs.
À cénéficier de plusieurs vices,
Enfants de la séduction.

À cette conversation,
Qui ne tendait qu'à rendre sage,
Je dois l'avouer aujourd'hui
Que vingt et cinq ans fort mon âge,)
Je trouvais alors de l'ennui.
C'est commence aux adolescentes,
Qui s'aiment d'entendre causer,
Que sur des matières claires,
Et qui leur soient intéressantes.
Pour ne pas faillir à l'honneur,
Je tâchais de m'en rendre compte,
Mon enfant, à votre trésireau,
Je jage de votre bon cœur.
Me dit-elle, avez-vu douceur
Toujours naturelle et charmante ;
Mais comme de vous attirer.
Outre que votre chère tante
Vienda souvent nous visiter,
Vous trouverez, poumarché-elle,
Tant d'agrément aux ma tutelle,
Et dans ce poétible séjour,
Que j'espère qu'au premier jour
Vous aurez lieu de vous y plaire.
Allons, reprenez l'air badin,
Allez-vous-en, avez sucer Chère,
Jouqu'à ouport, dans le jardin.

Cette sœur, en tout estimable,
M'y conduisit dans le moment,
Où je vis une troupe aimable,
Habillée uniformément,
En belles robes printanières,
De vingt et deux personnaires,
Qui, à cette écrire dans l'œil,
Honoréreut ma bien venue,
Par le plus gracieux accueil.
Voilà comment je fus reçue.
Dans cet agréable couvent,
Dont je ne bouirai tous les rives;
Et pour deux cents francs par an,
On a toutes sortes de matires
Et voici les événements
Que j'eus dans le cours de sept ans.
Dans ce séjour à double grilles,
Où, comme ailleurs, la charmée
Est cantrain aux désirs des hommes,
Dans l'âge heureux de puberté;
Et même à cent de bien des mêmes,
Qui sans respect pour leurs personnes,
N'y pour les vœux qu'elles ont faits,
Pour épouser les doux offres
Dès ha naturel qui les brûle,
Trouvent de l'homme sans scrupule
Quand elles peuvent en rien,
Sans apprehender qu'on le sache,
Pour qu'on n'aimer qu'en cache.
Et qu'on fait pour se bien prévoir,
Vrai, n'avait de la sœur Baillle,
Qu'une légère pucaille.

Cette sœur qui, pendant six ans
Régnera les personnaires,
Et dont l'esprit et les talents
Me séduisirent extraordinaires,
Fruit, sans controvéd, des saveurs,
Sur l'Écriture et sur les mœurs,
Et le moralé, le plus ducte ;
Mais, dans le bond, la moins divine,
Car, dans sa cellule, un beau jour
Qu'elle frégoit d'être malade,
Brûlant pour rend d'un vif amour,
Avec ardeur, cette tribade
Et prit de le bonne façon,
Que défirant mon calsyon,
Dont elle parut très surprise,
Elle me fit une satisfac,
Qui me cause encor de regret,
Et m'laqueba cette nuane
Me dit de garder le secret,
Sans le révéler à personne :
Secret que, jusqu'à ce moment,
J'ai gardé très exactement.

Voilà la satisfac promise,
Qu'on m'ai fait en ce genre-là,
Et certainement la dernière;
Car je détestes trop cela,
Et tous les goûts contre nature :
Dans cette affreuse conjoncture,
Après avoir baisé souvent
Tous les endroits de mon derrant,
Et sur son lit, à champ de bataille,
M'avait fait traverser la maladie;
Elle s'écria : Sorte cul !
Est-ce un signe artificiel?
Sot ce derrière, qui produge?
Je vois un oncinoux... Que dis-je?
Reprit-elle dans le moment,
Ce signe, à parler congruement,
Est l'image de la chervile,
Qui charme toute femme et fille :
Et à la boisse de bon cœur.

Je pousse à cette decte sœur
De m'avoir à ce mal indécis,
Parce qu'en vérité, on tout temps,
Elle m'a supporté intervule,
Jusqu'au de beaux sentiments,
Et du goût pour les belles lettres,
Le dessin, la danse et le chant.
Or, de l'envie de mon vice matures,
Je résumiais sur le champ,
Par aprétude singulière,
Et mieux que toute autre écolière.

Les aurais pour tout aujourd'hui,
Si je vous contais les histoires,
Les contentements, les délectes,
Que j'eus dans ce séjour d'ennui
Jusques à mes soixante ans.
Bel âge où j'étais destinée
À perdre ma virginité,
Que je n'ai jamais regretté.
Ce serait trop long à détaler
Je vais me contentaire à vous dire,
Qu'à mire ans, Mère Saint-Germain,
Me dit : Ma fille, il vient demain,
Veille du mercredi des Cendres,
Un cordelier de vingt-cinq ans,
Portant d'un du couvents de Flandres,
Cordelier des plus choquants,
Et d'où aprés qu'on dit agréable,
Pour prêcher pendant le carême.
Suivez, ma fille, exactement
Les sermons de cet habile homme,
Qui doit, immédiatement
Après Pâques, aller à Rome.
Et vous remplirez mon dessi.
Oui, madame, avez grand plaisir,
Lui répliquai-je, pour le plaire;
Je bride de la voir en chaire,
Prêcher contre Saint-Augustin,
Et du salut tracé le vrai.

Le mardi gras, de bon matin,
Tout le couvent vint, avec joie,
Le recevoir au grand parlier.
Or, par son être barangue,

Il fut ainsi de concevoir
Que l'esprit dérigeait sa langue,
Qu'en le variant avec raison.

On le logea dans la maison
Du chapelain, tout attenante,
Et de ce couvent dépendante,
D'où ce cordelier fait un tour,
Et pour inspirer de l'amour,
Par ses talents, par son grâce,
Et par sa physionomie,
Venait au grand parloir souvent
Edifier tout le couvent,
Que que, par sa langue dorée,
De toute l'histoire sacrée,
Il commentait le sens moral,
Avec l'esprit de feu Pascal.

Le sérieux jour avait Flapas,
Dans ce même parloir, d'un hospes,
Lasquais de ma tante, serait
Après m'avoir remis l'argentre
De beaux brillants, dont elle retrait
Jadis le sonnant de la tire,
Avec son radieux collier;
Je vis entrer ce cordelier,
Qu'on nommait le père Bondrilles,
Qui me voyant, à son abord,
M'étonger promptement des grilles :
Je sens, jeune beauté, mon tort,
Du venir ici vous apprendre,
Me dit-il ; mais d'un air si tendre,
En fixant mes faibles appas,
Que je n'éprouvai de trois pas
De vos pas vous très trop chiche;
Approchez-vous, belle Wodrifche,
Poursuivit-il, d'un air plus doux;
Il est des grilles entre vous :
Venez remprendre votre chaine;
Je fait pas que je vous taise
Mes sentiments. Vous ne bouger?
En vérité, vous m'étaffliger!
Je vois, hélas! la chose est claire,
Que j'ai le don de vous déplaire!
Ah! point du tout, mon révérend,
Repliquai-je, en baissant la vue;
Vous plaisez à tout le couvent
De ce fait, je vais concevoir
Depuis votre arrivée ici,
Ma joie en cet vraiment extrême,
Pourvu que je vous plaise aussi,
Reprit-il. Après ce carême,
Quand j'aurai fait ma mission,
Sans jamais vider d'abbé,
Ni de fab, chose décidée,
Mes chantes vaux d'émission;
I'en serai relevé, j'espère,
Par un bref de notre Saint Père,
Que j'obtiendrai par le canal
D'un serraut et grand cardinal,
Qui m'honore de son estime :
Alors je vous pourrai, sans crime,
Vous aimer pour mes parle en vous.
Faire ma cour et les yeux doux :
Pour lors vous serez souveraine
De mon tendre cœur pour toujours,
D'un fief que j'aurai dans le Maine,
Où nous irons passer des jours,
Dont le bonheur serait durable.

J'ai saisi l'instant favorable,
Que je gartisais depuis longtemps,
Pour vous dire mes sentiments,
Dont la pureté sans égale,
La délicatesse et l'honneur,
Tendent à la fin conjugale,
D'où provienddrait notre bonheur.

Adieu, mon bel ange ; je tremble
Qu'on vienne nous surprendre ensemble
Et que de médire on ait lieu.
Soyez bien sage. A cet adieu,
Ce vertueux père Bondrilles,
Du parloir décampe soudain,
Sans seulement baiser la main
Que j'avais en dehors des grilles,
Dans le dessein qu'il la baisât;
Car il avait fait ma conquête.

Voilà quel fut le résultat
De l'entretien que, vite à vite,
Tous avec ce beau cordelier,
Qui me parut si singulier,
Que seror Christine et seror Radille
M'avaient dit que le gri-vitus,
Dont on chante tant les vertus,
Prêt d'une femme ou d'une fille,
Etaient des coqs entreprenants,
Quand, sans témoins et sans scandale,
Ils pouvaient, en certains moments,
Prouver leur vigueur monacale.

Depuis cet entretien secret,
Je ne vis ce moine discret
Et d'une conduite exemplaire,
Qu'en compagnie, ou dans la chaire,
Jusqu'après Pâques, qu'il partit,
Mais d'une assez bonne somme,
Que dans le couvent on lui fit,
Pour aller en voiture à Rome;
D'où retour, la saint Martin,
Après sept mois d'absence, il vint
Dans le couvent, la mine fère
D'être relevé de ses vœux;
A la chambre de la tourière
Qu'en attant presse de ses feux,
Il avait par argent sédule;
Ou, pendant deux bons mois de suite,
Au moins une heure chaque jour,
Il me fit tant et tant sa cour,
Qu'il fallut, de cette aventure,
Rargir un peu ma cotature;
Il pour éviter qu'on le sut,
Ou que quelqu'un s'en aperçut,
Sortir du couvent, de manière
A ne pas perdre la tourière,
Ni mon honneur. Ce fut ainsi.

Mon cœur, que rien ne vous tourmente,
Me dit l'es cordelier rusé ;
Je vais disposer votre tante,
Du lai faisant un franc avec
Ce notre amour et de sa suite,
Dont il fait qu'elle soit instruite,
A vous faire sortir dans peu
De ce couvent avec décence :
Il fit tant, par son éloquence,
Par sa manière à la prier,
Qu'elle vint le lendemain même,
Avec une décence extrême,
M'ôter pour nous nous marier.

Deux mois après ce mariage,
Mon époux, pour s'être confessé,
Comme bien des gens de son âge,
Immodérément au déduit,
Où l'eau lui vernit à la bouche,
Partit pour le sombre séjour.

Cette perte, le même jour,
Me fit faire une fausse couche,
Dont je pensai mourir aussi;
Mais je n'en fis rien, Dieu merci :
Jamais perte ne vaut le talent.
Un malheur en entraîne un autre;
C'est très-vrai. Ma tante ayant mis,
Chez un richard de cas amis,
Qui passait pour être bonnête homme,
En rente au dernier six, la somme
De cent quatorze mille francs :
Il en richard ayant, cinq ans,
Exactement paid la rente,
D'avance en moitie occasion,
Les d'eux prohibé constants,
Un jour, par son évasion,
Dont on ne peut savoir le reste,
Fit personnier sa banqueroute :
Au premier bruit qu'il en courut,
De chagrin ma tante en mourut.

Hélas! quand le goignon nous happe,
Ce qu'on aime le plus s'échappe!
Beaucoup de gens l'ont éprouvé :
Dans l'affligeante et triste crise
De ces malheurs, j'aurais cervé,
Si Mère Angel, vieille seur grise,
Que ma tante aimait de bon cœur,
Ne m'eût, par son art de cardeur,
Par sa prière, par sa morale,
Qu'elle faisait paraître en tout,
Et par sa tendresse amicale,
Consolée, et donné du goût
Pour son état. Je fus, par elle,
Reçue à sa communauté,
A laquelle je fis par elle,
Et par esprit de charité,
Cadeau du produit de la vente
De tous les effets de ma tante,
Montant à quinze mille francs,
Et de l'argentre à diamants,
Sous des clauses qui n'y font vivre,
Depuis neuf ans, honnêtement,
Et dans un goût que j'aime à suivre :
C'est mon histoire exactement,
Car à mentir rien ne m'oblige. »

Ah! ma sœur, chacun a, hé dis-je,
Plus ou moins de plaisirs divers,
De prospérités, de revers,
Dans ce passage, en ce bas monde,
Où malgré nous le mal abonde.
De vos malheurs consolez-vous,
Ma chère sœur; unissons-nous
Ensemble pour toute la vie,
Et pour remplir mon autre envie,
Faites-moi voir le calcayon,
Que vous portez, Sœur Véronique
Se trouvant alors sans façon,
Me dit : « Madame, j'en délivrage
Depuis longtemps perfectionné;
Dans ma cellule soudainement,
A douze francs pour la main-d'œuvre,
Pour des dames, dont le manœuvre
Fut de cacher leur peu bas;
Parce qu'un galant homme attache
Moins d'attraits aux fruppants appas,
Qu'à ceux que le calcayon cache.

Le mien, quoique déjà sali,
Depuis six jours que je le porte,
Sur moi ne fait pas un seul pli :
Regardez; il est fait de sorte,
Que par derrière et par devant,
Débouonnant ces deux braverres,
Que je crois artisement faites,
On se sert du meubs à vent,
Et du meubs à l'eau sans gêne,
Pour leurs diverses fonctions :
C'est une des inventions,
Qui cache ce qu'on a d'abusive,
Dont bien des femmes font grand cas. »

A ces mots entendant trois heures :
« Souffrez, madame, de ce pas,
Que j'aille dans plusieurs demeures,
Me dé-ébi, de la cité,
Où j'ai de pressantes affaires,
Concernant la communauté,
A qui mes soins sont nécessaires,
Et je les prendrai toujours à cœur. »

Chère Clarice, alors le sœur
Me pourrettant d'être constante,
A m'aimer, à me voir souvent,
Malgré la plaie et le grand vent,
Sortit de chez moi bien contente.

Le Calcayon des coquettes du jour,
qui aussi de nuit au sexe' sticle,
est pour, à Bruxelles, vers 1815,
dans une édition non mis date le commence,
« chez le Successeur de Poulet Malt Anis
(H. Kiomnaucher) ».

ISBN : 978-2-84608-266-5
© Navigation douce, 2019
— 1687 —

Leeturiels
www.leeturiels.org